L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES
NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI MATIN, 17 MAI.

FEUILLETON.

MARTIN GIL.

CHRONIQUE DU TEMPS DE PHILIPPE II.

PAR MANUEL FERNANDEZ Y GONZALÈS.

PREMIÈRE PARTIE.

MYSTÈRES ET COUPS D'ÉPÉE

—1578—

XIII

ENFIN... ELLE SE FAIT CONNAITRE.

(Suite.)

Une terreur convulsive s'empara de Fatime après la lecture de ce terrible billet où le secret des Maures se trouvait si fatalement trahi.

— Quelqu'un a-t-il vu ce billet? dit-elle.

— Personne, madame, et j'ai déchiré l'enveloppe.

— Qui vous l'a remis?

— Un aventurier nommé don Juan de Médrano.

Fatime pâlit.

— Ne vous fiez pas à cet homme, dit Lope, c'est un misérable.

— Dont acte!

— Il me semble pas don Juan. C'est un vilain homme! dont je ne sers... une espèce de ruffian. Ils d'un bourreau, je tout Grenade connait sous le nom de Martin Gil.

— Martin Gil! Il y a quelque temps, avant d'entrer au service de don Juan d'Autriche, j'avais été chargé de poursuivre un bandit de ce nom, ainsi que sa bande; et c'est lui, sans doute, qui fait aujourd'hui gentilhomme et se fait appeler don Juan! La Violante, en prétendue esclave, cette femme qui ressemble tellement à Elvire que je l'ai prise pour elle, est sa digne complice. Mais vous, madame, vous savez bien, ajouta-t-il, que j'ai pu en juger par moi-mêmes vous qui portez un costume étranger, vous qui paraissez et si noble et si pure... qui êtes-vous?

— Vous doutez de moi!... Eh bien! il faut en finir, sauvez-moi. Avant peu vous me connaîtrez, don Lope, et si vous me trouvez digne de votre amour, je serai pour vous ce que vous voudrez que je sois!

— Je suis à vos ordres, madame.

Et il prit son épée.

— Vous, dit-elle, ferez-vous à moi?

Fatime le prévint en se dirigeant vers la porte secrète que, dans une autre occasion, don Lope n'avait pu découvrir, et qui se trouvait dissimulée derrière la tapisserie.

D'abord cette porte se trouvait un large passage, puis un escalier, ensuite un profond excavation, entourée de murailles, et dans cette excavation l'embouchure de deux étroits souterrains. Celui de droite communiquait avec les écuries, et l'autre, qui se prolongeait dans une direction rapide.

Quelques minutes après parcouru ce dernier. Fatime ouvrit une autre porte, et la lumière de sa lampe se réfléchit dans une excavation, autour de laquelle don Lope compta sept portes.

Sans hésiter, Fatime se dirigea vers celle de droite, qu'elle ouvrit. Après avoir monté quelques marches et traversé deux petites pièces, la jeune femme ouvrit par une élégante chambre à coucher et conduisit don Lope à ce même endroit où il devait le trouver, et, après avoir refermé la porte avec soin, elle dit:

La cabale était encore au même endroit, les siège à la même place et les avaient laissées les deux interlocutrices. Personne depuis n'était entré dans cet appartement.

Fatime s'assit. Don Lope prit place vis-à-vis d'elle, les yeux fixés sur le foyer, et il garda le silence.

Fatime jeta sur lui un profond regard qui semblait vouloir sonder jusqu'au fond du cœur; enfin, d'une voix douce et grave:

— La situation où nous nous trouvons, don Lope, lui dit-elle, exige une détermination prompte et décisive. Vous dites que vous avez acquis la certitude de Philippe II de Grenade, quant à Alben Hounega, avec bien plus de forces, vous n'auriez pas pu le vaincre. Et si vous m'avez bien entendue, je ne vous le cache ni en noblesse ni en richesse. Regardez!

Fatime tenait à don Lope un parchemin roulé et scellé qu'elle avait tiré d'un tiroir de la table.

Don Lope le déroula.

C'était un manuscrit écrit en caractères arabes, que don Lope ne pouvait déchiffrer.

— Eh! c'est vrai..... vous ne comprenez pas, don Lope, que je vous le traduise, dit Fatime, un peu désappointée.

— Vous voulez traduire le contenu de ce papier? dit don Lope en le lui rendant.

— Oui, monsieur, car ce manuscrit renferme le traité de la rançon de Grenade, entre le roi Mahomet Aben Abdallah, mon aïeul paternel, que Ferdinand et Castillans commissent sous le nom du roi Chiquito.

Vous, la fille de Boabdil, petite-fille d'un roi! répondit don Lope en se levant respectueusement.

— Oui, mon aïeul assassiné, continua-t-elle en l'intentant pour lui témoigner sa douleur, je suis aussi un peu femme qu'une autre, et qui dompte pourtant digne de toi.

Fatime, comme poussée par une inspiration subite, s'approcha de la table, et, après avoir tracé un autre papier qu'elle présenta à don Lope.

Qu'est-ce, chrétienne?

— Voyez plutôt, mon maître, *Les Maures*. Vous portez le saint nom de Marie... Votre chrétien reconnait avoir baptisé la petite-fille roi.

En effet, Fatime, amoureuse fille de don Lope, pensant qu'un jour à Grenade d'un prêtre de la Mer, son interlocutrice un papier qu'elle lui présenta, sur lequel elle avait eu soin de faire baptiser, en secret sous le nom de Marie de Grenade, la fille de Mahomet Aben Abdallah, la légitimation de la famille royale exclusivement baptisés.

Ce n'est pas tout encore, continua-t-elle en lui présentant de nouveaux papiers, regardez et jugez si je n'ai pas mis entre vos mains, avec ces terribles preuves, ma vie et celle de mes parents.

En effet, dans ces papiers étaient renfermés de terribles secrets, des secrets d'une si haute importance, qu'ils devaient amener infailliblement une nouvelle insurrection des Maures et la guerre la plus implacable entre les deux races.

Maintenant, dit don Lope en pâlissant, si cette confidence m'oblige, vous n'en pouvez pas douter, à vous sauver... et la lettre de cette femme que vous nommez Elvire, tombée en d'autres mains que les miennes, eût mis toute cause ma ruine... et tout cela à cause de vous, don Lope, car c'est pour vous seul que je suis venu à Grenade.

Don Lope secoua la tête en signe de doute.

— Oh! croyez-le, dit-elle, en lui présentant le résumé des comptes que dès longtemps avant elle avait montré à Ali pacha. Voyez, votre amour ne coûte huit cent mille ducats.

— Mon amour! en vérité, je ne vous comprends pas, señora... Vous dites que mon amour vous coûte huit cent mille ducats!

— Oui, vous ne me supposez pas sans doute, assez insensée pour avoir cru possible d'arracher à la cruauté de Philippe II de Grenade, quatre Alben Hounega, avec bien plus de forces, unies d'argent, ma foi parvenir. Et si vous m'avez bien entendue, je vous le répète également, qu'un autre motif doit m'avoir poussée à le tenter.

— Sans aucun doute.

— J'aimais bien pu, quand vous être captif, vous racheter au dey d'Alger et aller m'asseoir avec vous et avec mes trésors dans quelque palais de Damas ou de Constantinople... mais je vous vois, laissez-moi, je voulais vous fuir de vous-même.

A chaque mot que disait cette femme, don Lope sentait accroître son amour.

— Une fois parti d'Alger, l'amour de plus en plus profond que vous m'avez inspiré me poussait à vous suivre. Il fallait un prétexte... Ali-Ali, homme ambitieux, dévoué à ses intérêts, avide de s'abreuver de sang, me connaît depuis longtemps à faire valoir mes droits et à reconquérir le trône de mes ancêtres... Une tentative, me disait-il souvent, est toujours belle, on se riche, ou... mais tu ne peux mourir à bien par l'autre ce qui me fera ressembler à un autre papier qu'elle présenta à don Lope.

Oh! vous êtes chrétienne!...